

HISTOIRES DE NASR EDDIN

■ La lettre

Dans la petite ville d'Akshéhîr où il habite, Nasr Eddin passe pour très savant. Un jour, une vieille paysanne vient le trouver, une lettre à la main. C'est la première fois qu'elle en reçoit une, et elle ne sait pas lire.

– Nasr Eddin, je te prie, lis-moi cette lettre. Pourvu qu'elle ne m'apporte pas une mauvaise nouvelle !

Nasr Eddin prend la lettre et la parcourt des yeux. Au fur et à mesure qu'il avance dans sa lecture, sa physiologie s'assombrit et soudain il fond en larmes, au grand émoi de la paysanne.

– Ô Nasr Eddin, ne me fais pas languir davantage. J'ai perdu ma sœur Aïcha, c'est cela ?

Mais Nasr Eddin continue sa lecture sans répondre et, peu à peu, les larmes laissent place à un sourire de plus en plus épanoui, qui, à la deuxième page, se transforme en un éclat de rire, en un fou rire irréprensible qui ébranle jusqu'à son turban.

La vieille n'y tient plus :

– Nasr Eddin, tu me feras mourir ! D'abord tu pleures, ensuite tu ris. Aie pitié de moi !

– Ah ! ma bonne vieille, réussit enfin à articuler Nasr Eddin, ne te fais aucun souci. Si je pleure, c'est tout simplement parce que tu ne sais pas lire.

– Mais pourquoi ris-tu, alors ?

– Parce que moi non plus.

■ Le gland et la citrouille

Un soir, étendu sous un grand chêne, Nasr Eddin philosophe :

– Dans quel monde étrange nous vivons ! Que la Nature est mal faite ! Tout marche à l'envers. Tiens, par exemple, pourquoi ce chêne énorme porte-t-il ces minuscules glands qui pendent de façon ridicule alors que la magnifique citrouille se traîne lamentablement à terre comme une tortue ?

À ce moment-là, il reçoit un gland sur la tête.

– Allah est grand ! dit-il.

■ La ponte

Une fois, quelques chenapans décident de tourner Nasr Eddin en ridicule, en lui jouant un bon tour au hammam. Ils commencent par se munir discrètement d'un œuf chacun et, tandis que le Hodja se lave dans son coin à grands coups de bassines d'eau chaude, l'un des jeunes gens propose un jeu :

– Nous allons jouer à celui qui pondra. Le gage, si on n'y arrive pas, sera de se mettre tout nu devant tout le monde.

Les compères entreprennent alors de tortiller du croupion en gloussant comme des poules, et chacun pond son œuf.

Aussitôt, Nasr Eddin, laissant tomber son pagne, et poussé par un désir sans équivoque, se lance à la poursuite des garçons. Ceux-ci, à la fois effrayés et scandalisés, poussent les hauts cris :

– Nasr Eddin, as-tu perdu la tête ? Ô Protecteur de la Vertu, assiste-nous !

– Allons, mes cocottes, calmons-nous ! S'exclame alors le Hodja. Comment pourrez-vous pondre encore une fois si vous ne laissez pas le coq vous monter ?

■ L'ouïe fine

Un jour que Timour Leng s'ennuie :

– Nasr Eddin, dit-il à son familier, j'ai envie d'entendre de la musique. Va chercher un instrument et joue-moi quelque chose.

– Ô seigneur du monde, est-il quelque chose que je ne ferais pour te divertir ? acquiesce l'autre.

Et il apporte un oud, s'assied sur le tapis et se concentre, puis il attaque un morceau, entendez qu'il déplace les doigts de la main gauche sur le manche, tandis que de la main droite, il fait le geste de gratter les cordes,

mais sans même les effleurer.

Au bout d'un moment, Timour s'impatiente :

– Allons, Nasr Eddin, assez de préparation. Joue maintenant.

– Mais je joue, mon maître, je joue. Seulement, je joue très doucement.

– Trop doucement, on n'entend rien !

– C'est à cause du moucheron. Ne l'entends-tu pas bourdonner là-haut ? C'est lui qui couvre le son de mon instrument.

– Je ne l'entends pas non plus.

– Dans ce cas, conclut Nasr Eddin en se levant, inutile que je continue. Tu n'as pas l'ouïe assez fine pour ma musique.

■ La réponse d'Allah

La vache de Nasr Eddin est morte et il a déjà passé deux jours à prier sur le cadavre. L'imam alerté par les voisins trouve la chose inconvenante et même sacrilège.

– Hodja, que fais-tu ? Tout le village est choqué par ton comportement.

– Pourquoi donc ? Quel mal y a-t-il donc à prier Allah le Tout-Puissant et le Tout-Miséricordieux pour qu'il me ressuscite ma bête ?

– Et tu crois qu'il va te répondre ?

– Ton manque de foi m'étonne, imam. Tu devrais savoir qu'Allah répond toujours quand on L'appelle sincèrement.

L'imam, décontenancé, s'en va mais quand il revient le lendemain il trouve le Hodja prostré dans un coin de l'étable.

– Alors, Nasr Eddin, Allah t'a-t-il répondu ?

– Oui. C'est non.

■ La bonne place pour le Halva

Khadidja a préparé un fameux plat de halva, tellement copieux que le Hodja, malgré son goût immodéré pour cette confiserie, a dû en laisser.

Il se couche le ventre plein, mais n'arrive pas à fermer l'œil. Au bout de quelques heures, il n'y tient plus, il secoue sa femme.

– Holà, Khadidja ! Réveille-toi, j'ai oublié quelque chose, hier au soir.

– Dors, demain il fera jour...

– J'ai oublié de finir le halva !

– Laisse donc le halva tranquille !

– Allons, debout, fille de l'oncle ! Va me le chercher.

Khadidja se lève en maugréant, et elle apporte le halva, dont Nasr Eddin, cette fois, ne laisse pas la moindre parcelle.

– Mais pourquoi tant de hâte ? lui demande sa femme en se recouchant. Le halva était dans la cuisine, personne n'y aurait touché.

– Il n'était pas dans la cuisine comme tu le crois, rétorque Nasr Eddin. Il était dans ma tête, et j'ai pensé qu'il serait beaucoup mieux à sa place dans mon ventre.

■ Le glouton

Au cours d'un festin, Timour Leng, qui était un goinfre, avait mangé un grand nombre de poulets et d'oiseaux divers. À un moment, profitant d'un instant d'inattention, il pousse devant Nasr Eddin, qui est son voisin de table, la montagne d'os qu'il a laissés lui-même puis, prenant l'assemblée nombreuse des convives à témoin :

– Voyez ce grand sage, cet honorable vieillard ! Regardez les quantités de nourriture qu'il engloutit !

– Voyez ce chien ! S'écrie le Hodja en désignant l'espace devenu vide devant le tyran. Lui, il va jusqu'à avaler les os !

■ Le Sermon

Nasr Eddin, un jour, est de passage dans une petite ville dont l'imam vient de mourir. Les habitants, prenant le voyageur pour un saint homme, lui demandent de prononcer le sermon du vendredi. Il monte en chaire et interpelle la nombreuse assistance :

– Chers frères, savez-vous de quoi je vais vous

– Non, non, font les fidèles, nous ne le savons pas.

– Comment ? S'écrie Nasr Eddin en colère, vous ne savez pas de quoi je vais vous parler dans ce lieu consacré à la prière ! Je n'ai rien à faire avec de tels mécréants.

Et le voilà qui descend de la chaire et quitte la mosquée.

Impressionnés par cette sortie qui les confirme dans leur conviction que l'homme est d'une grande piété, les gens s'empressent d'aller rattraper le Hodja et le supplient de revenir prêcher. Il remonte alors en chaire :

– Chers frères, vous savez peut-être à présent de quoi je vais vous parler ?

– Oui, oui, répondent en chœur les fidèles, nous le savons !

– Fils de chiens ! tonne Nasr Eddin. Par deux fois, vous m'importunez pour que je prenne la parole, et vous prétendez savoir ce que je vais dire !

Il quitte alors de nouveau les lieux, laissant derrière lui l'assemblée stupéfaite : que faut-il donc répondre pour qu'un tel saint accepte de répandre ses lumières ?

Une des personnes de l'assistance propose que si la question est encore posée, les uns crient : « Oui, oui, nous le savons ! », et les autres : « Non, non, nous ne le savons pas ! » L'idée est retenue, et l'on court chercher le Hodja, qui monte en chaire pour la troisième fois :

– Chers frères, savez-vous enfin de quoi je vais vous parler ?

– Oui, oui, répondent certains, nous le savons !

– Non, non, crient d'autres, nous ne le savons pas !

– À la bonne heure, conclut Nasr Eddin. Dans ces conditions, que ceux qui savent le disent aux autres.

■ La grandeur du savoir

Prêtant à Nasr Eddin des compétences en toutes sortes de domaines pratiques, un paysan tente de lui tirer les vers du nez :

– Ô Hodja, le salut ! Laisse-moi te poser quelques questions, ô toi de qui la science coule sans que tu fasses d'effort.

– Ne crois pas cela. L'ami, j'ai très peu étudié...

– Écoute, Nasr Eddin. à chaque réponse que tu me feras, je te donnerai une de ces grives que j'ai là dans ma gibecière.

Un coup d'œil sur celle-ci rassure Nasr Eddin, qui est friand de gibier.

– Essaie toujours...

Le bonhomme interroge : agriculture, astronomie, drogues et simples, tout y passe. Au bout d'une dizaine de réponses, Nasr Eddin a sur les bras plus d'oiseaux qu'il ne peut en tenir, et le sac du paysan semble s'être vidé.

– Encore une question, s'il te plaît.

– Non, répond le Hodja, j'ai tout dit, je ne sais plus rien sur rien.

– Comment ? Aurions-nous touché le fond de ta science en dix réponses ?

– De ma science, non, idiot, mais de ton sac, oui !

■ On ne le dérange pas pour rien

Nasr Eddin est confortablement installé à l'ombre sur le toit en terrasse de sa petite maison. La température y est très douce et il compte bien paresser là jusqu'au soir.

Soudain il est tiré de sa torpeur par une voix qui crie :

– Eh ! Nasr Eddin ! Es-tu là ? Nasr Eddin. viens voir un peu en bas.

Nasr Eddin se garde bien de répondre à cet importun.

- Oh ! Hodja ! Je sais bien que tu es là-haut. Descends, j'ai une question importante à te poser.
Au bout de plusieurs appels, Nasr Eddin finit par se lever à grand-peine. Il descend et trouve devant rentrée un mendiant qu'il connaît.
- Nasr Eddin, J'ai une question à te poser.
– Eh bien, pose ta question.
– As-tu une pièce à me donner ?
– Ah, par Allah, quel malin tu fais ! Tu le sais bien, qu'on ne me dérange jamais pour rien ! Allez, monte avec moi.
Et ils grimpent tous les deux jusqu'au faite de la maison.
– Maintenant, lui dit Nasr Eddin, je vais te donner ma réponse : non.

■ La parole de l'âne

- N**asr Eddin, vient un jour lui demander un paysan qui avait autrefois témoigné pour lui dans un procès, veux-tu me prêter ton âne ? Je dois porter mon grain chez le meunier.
- Par Allah ! Tu n'as pas de chance. Je viens justement de le prêter à quelqu'un d'autre.
À ces mots, l'âne de Nasr Eddin, qui n'en est pas à sa première bévée, se met à braire stupidement derrière la porte de l'étable.
- Hé ! Hodja, je n'ai pas d'oreilles aussi grandes que lui mais ce que j'ai entendu, je l'ai entendu ! Tu m'as menti.
Nasr Eddin devient rouge de colère :
– Va-t'en de ma brise, gredin ! Si tu crois plus la parole de mon âne que la mienne, nous n'avons rien à faire ensemble !

■ La conversation avec le Sultan

- C**ela fait un bon mois que Nasr Eddin est parti pour la capitale. Il rentre enfin chez lui, et l'on se presse pour l'interroger : qu'a-t-il vu ? Qu'a-t-il fait ?... Il doit avoir tant de merveilles à raconter !
- Laissez-moi d'abord vous annoncer la nouvelle la plus importante, laisse-t-il tomber du haut de son âne : le sultan m'a parlé.
– Comment ? Le sultan t'a parlé, à toi Nasr Eddin, personnellement !
– C'est comme je vous le dis : le sultan en personne, à moi Nasr Eddin.
Une ovation s'élève alors de la foule :
– Gloire à Nasr Eddin, gloire à notre Hodja ! Le sultan lui a parlé ! Le sultan lui a parlé !
La nouvelle se répand comme une traînée de poudre : le sultan a parlé à Nasr Eddin qui n'aura pas manqué de lui parler à son tour de sa petite patrie. La renommée d'Akshéhir est faite, les bienfaits vont affluer, toutes sortes de franchises et de subsides.
Une fête est organisée, une grande fête où l'on égorge plus de moutons qu'on n'en consomme d'ordinaire en une année entière. Au milieu des réjouissances, un enfant s'approche de Nasr Eddin et, le tirant à l'écart, lui pose la question :
– Que t'a dit le sultan, Nasr Eddin, quand il t'a parlé ? Raconte-moi...
– Je l'ai vu sortir de son palais, entouré de ses gardes. Alors, j'ai couru, j'ai écarté les soldats sans même leur laisser le temps de réagir, et je me suis retrouvé face à lui, tout près, comme nous deux là, maintenant.
– Ah bon ! Et c'est là qu'il t'a parlé ?
– Oui, c'est à ce moment-là.
– Et que t'a-t-il dit ?
– « Ôte-toi de là, misérable ! »

■ Le chat a mangé la viande Enigme

Dans une autre circonstance, Nasr Eddin se rend chez le boucher, et lui demande deux ocques de filet de mouton. Le boucher les lui débite, et Nasr Eddin rapporte la viande à sa femme.

– Avec cet excellent filet, lui commande-t-il, prépare-nous des brochettes aux épices, et n’oublie pas de bien les relever, comme je les aime !

Puis il s’en retourne au marché, où l’appellent ses occupations.

Khadidja, à peine a-t-il le dos tourné, fait cuire en toute hâte le filet et s’en régale avec une voisine, sans en laisser une bouchée.

Lorsque Nasr Eddin rentre, il sent le fumet délicieux du mouton grillé, et ses narines s’en dilatent de plaisir. Il se met à table, mais pour tout repas, sa femme lui sert une purée de pois chiches. Pas de trace du kebab, auquel il n’a cessé de penser toute la matinée.

– Ô fille de l’oncle, ce kebab, est-ce pour aujourd’hui ou pour demain ? Je m’impatiente...

– Par Allah, il est arrivé malheur au kebab. Nasr Eddin. Le chat l’a dévoré tout entier tandis que j’étais aux cabinets.

Nasr Eddin bondit sur ses pieds, se saisit du chat qui, comme d’habitude, somnole sur son coussin, et il le soupèse : deux ocques à peu près. Il se tourne alors vers son épouse :

– Dis-moi, dévergondée, tu vas me résoudre cette énigme : si c’est le chat que je tiens, où est passée la viande ? Et si c’est la viande, où est passé le chat ?

■ Comment chercher

Reentrant fort tard de la maison de thé, Nasr Eddin laisse tomber, devant le seuil de chez lui, l’anneau qu’il porte au doigt.

Aussitôt l’ami qui l’accompagne s’accroupit pour chercher à tâtons. Nasr Eddin, lui, retourne au milieu de la rue, qu’éclaire un splendide clair de lune.

– Que vas-tu faire là-bas, Nasr Eddin ? C’est ici que ta bague est tombée !

– Fais à ta guise, répond le Hodja. Moi, je préfère chercher où il y a de la lumière.

■ L’âne qui lit

Nasr Eddin a répandu à la Cour le bruit qu’il a un âne qui sait lire. Timour Leng, fatigué des facéties et des absurdités de son bouffon, lui fait dire que, s’il ment, il recevra de sa main trente coups de bâton.

Nasr Eddin va donc chercher son âne, qu’il a dressé, avec force carottes et morceaux de sucre, à braire tant et plus dès qu’on lui met un livre sous les naseaux.

Il fait coucher la bête devant Timour.

– Qu’on apporte un livre, crie alors Nasr Eddin. Mais pas trop difficile, tout de même !

À peine le livre est-il devant lui que l’âne se met à braire tant et plus de manière stupide ; son maître ne manque pas de lui tourner les pages.

Timour entre dans une violente colère :

– Face de goudron ! Fils de chien ! Tu mas trompé ! Ton âne ne sait que braire comme tous les autres.

Apportez-moi le bâton, il va t’en cuire !

– Seigneur, ne commets pas d’injustices, je t’en prie, lui répond Nasr Eddin. Je n’ai pas dit qu’il parlait. J’ai dit qu’il lisait, mais comme un âne naturellement !

Timour est décontenancé.

– Tu es un retors mais tu ne vas quand même pas me faire croire qu’il comprend quelque chose !

– Oh ! ça, pour savoir ce qu’il comprend, il faudrait être un âne soi-même !

■ Le miroir de Timour Leng

Timour Leng n'était pas seulement boiteux, il était également borgne et d'une repoussante laideur.

Un jour qu'il a confié sa tête à raser à son barbier, il devise de choses et d'autres avec Nasr Eddin.

Quand le barbier a fini, il lui présente un miroir, et à peine Timour s'y est-il regardé qu'il éclate en sanglots. Aussitôt Nasr Eddin, à son exemple, se répand en pleurs, poussant soupirs et gémissements. La scène de lamentation dure une bonne heure.

Puis Timour Leng se reprend enfin et sèche ses larmes, tandis que Nasr Eddin continue à sangloter de son – Mais enfin, qu'as-tu? lui demande Timour Leng étonné. Moi, si j'ai pleuré, c'est que je me suis trouvé vraiment laid. Toi, qu'est-ce qui te met dans cet état?

– Sauf ton respect, ô notre souverain, tu t'es regardé un bref instant dans un miroir, et cela t'a suffi pour pleurer une heure durant; mais moi, qui te vois à longueur de journée, n'ai-je pas de quoi pleurer plus longtemps?

■ Une question difficile

Le jour de l'examen final est arrivé à la medrese de Konya où Nasr Eddin a étudié, et c'est à son tour d'être interrogé.

– Que préfères-tu, lui demande le président du jury, une seule question difficile ou deux questions faciles?

– Une question difficile, répond sans hésiter le candidat.

– C'est tout à ton honneur. Écoute bien la question: Comment est venu le premier homme sur Terre?

– En sortant du ventre de sa mère, bien sûr!

– Certainement, mais sa mère, d'où venait-elle?

– C'est une deuxième question, je ne suis pas tenu d'y répondre.

■ Épine dans le pied

Nasr Eddin est en train de labourer son champ, chaussé de ses plus vieilles sandales lorsqu'une épine, traversant la semelle élimée, s'enfonce profondément dans la plante de son pied.

– Quelle bonne idée j'ai eue de ne pas mettre mes sandales neuves, pense-t-il en essayant de retirer l'écharde, cela les aurait abîmées.

Sélection proposée par Jean-Louis Maunoury.